**« Sur le visage de ces trois agriculteurs d’Hébron, la dignité et l’incrédulité de ceux qui n’ont pas d’armes pour arrêter les bulldozers et les lance-roquettes des colonisateurs… »**

Une photo pathétique.

Ils sont là, assis sur un talus en bordure de leurs vergers d’oliviers dévastés.

500 arbres qui s’ajoutent aux centaines de milliers d’autres que le colon israélien écrabouille depuis qu’il fait sa loi.

Sur les 2 500 000 fruitiers, toutes espèces confondues, arrachés depuis le début de la colonisation.

L‘impuissance de ces trois paysans nous déglingue la joie d’vivre.

Le pressoir restera sec dans le moulin à huile fermé.

Cette huile qui, sur les bords de la Méditerranée, chante la vie depuis des millénaires.

Qui a donné naissance à la démocratie.

Qui l’a nourrit.

Vous êtes déjà rentrés dans un moulin lorsque, au seuil de l’hiver, la récolte des olives fait couler l’huile des pressoirs ?

Vous pouvez encore le faire pour comprendre la tragédie que vivent ces trois paysans Palestiniens au bord de leurs vergers ravagés par les bulldozers Israéliens.

L’odeur chaude qui sature l’air où l’on broie l’olive avant d’en déposer la pâte, en couches épaisses, sur les scourtins de coco.

Vous voyez son or ruisseler sur les flancs de la machine et s’écouler pour remplir la cuve de décantation où l’huile se sépare de l’eau.

Et bombonnes et bouteilles se remplissent du liquide doré.

Pour nourrir ceux qui ont cultivé l’arbre, mais aussi la multitude.

Des millions qui respirent son parfum de vie.

Sans qui, toute vie meurt.

Sans qui la civilisation meurt aussi.

Ce qu’il advient à ces trois gratteurs de glèbes sans la ressource de leurs vergers qui produisent l’huile, nourriture de l’âme d’un peuple.

Pourront-ils se relever de ce talus avec dans les yeux l’image funèbre de leurs arbres mutilés, couchés sur le lopin qui les a vu naître.

Pourront-ils replanter, soigner, aimer encore et cultiver l’arbre mythique ?

L’espoir peut-il encore danser aux sons de la joyeuse musique de la cueillette.

Un jour, le doux bruissement du léger feuillage de l’olivier dans l’air chaud de la nouaison annoncera-t-il le retour du cycle éternel de l’olivier ?

Devant la photo de ces trois fellah accablés par le drame dont ils sont victimes, le doute et sa tronche de traître de tragédie s’instille, chafouin et la raison se carapate lâchement, pour nous laisser au tapis.

Quand les hommes vivront d’amour…

Pas d’main la veille.

Qu’on peut s’dire en les regardant, encore et encore.

Tuer la terre pour la conquérir, une pratique dont usent les colons depuis toujours.

Les indiens d’Amérique en ont payé le prix et, parqués dans des réserves, en crèvent et vont se trainer, morts, dans les vertes prairies du grand Manitoo, le foie rongé par l’alcool et la fierté par le dollar.

Le sort de ces trois « Jacques Bonhommes « ?

Un frisson de terreur nous s’coue la couenne.

L’humanité risque d’en payer l’prix fort.